

LA

VIE LYONNAISE

REVUE DE LA SEMAINE, PARAISSANT LE SAMEDI

RÉDACTEUR EN CHEF

ADRIEN DUVAND

*S'adresser au Rédacteur en chef
pour tout ce qui concerne la Rédaction.*

Les Ecrivains sont responsables des articles
qu'ils signent.

ABONNEMENTS

LYON		DÉPARTEMENTS	
Un an.....	8 fr.	Un an.....	10 fr.
Six mois.....	4 »	Six mois.....	5 »
Trois mois.....	2 50	Trois mois.....	3 »
Annonces, la ligne...		Réclames, la ligne...	
25 c.		50 c.	

BUREAUX : RUE THOMASSIN, 8.

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT

VICTOR FOURNIER

*S'adresser au Propriétaire-Gérant
pour tout ce qui concerne l'Administration.*

On traite par correspondance pour les abonnements
et les annonces.

AUX LECTEURS

Nous prévenons nos lecteurs d'un changement important dans l'administration et la rédaction de notre journal.

M. Victor Fournier, qui était propriétaire et gérant de la *Vie Lyonnaise*, se dessaisit de cette propriété et de cette gérance au profit d'une combinaison nouvelle.

LA VIE LYONNAISE

se réunit au journal

LE GROGNON

Et ces deux feuilles n'en formeront qu'une seule à dater de Samedi prochain, 28 novembre.

Notre prochain numéro portera en tête :

LA VIE LYONNAISE

ET

LE GROGNON

RÉUNIS

Revue critique, humoristique et littéraire.

Paraissant le samedi.

Les lettres suivantes échangées entre le directeur du *Grognon* et notre rédacteur en chef expliquent parfaitement les motifs et l'opportunité de cette fusion.

LA RÉDACTION.

A M. E. Barthélemy, directeur du journal le *Grognon*.

Mon cher Barthélemy,

La retraite de notre propriétaire-gérant, M. Fournier, me fournit une occasion de vous rappeler les projets de fusion, discuté entre nous il y a quelque temps.

La *Vie Lyonnaise* et le *Grognon* me semblent s'être imposé une mission à peu près analogue et par conséquent doivent créer vis-à-vis du public un double emploi inutile.

En groupant nos convictions et nos forces autour d'une feuille unique, nous devons atteindre plus sûrement le but que nous nous sommes tous deux proposé.

Du reste, nous nous compléterons les uns par les autres. Vous avez entrepris une campagne morale et philosophique dont les résultats ne peuvent être indifférents à nos lecteurs.

Nous voulons retrouver la physionomie véritable de Lyon, dans une manifestation littéraire et typique des traits divers qui la composent, et nos lecteurs sont trop Lyonnais pour ne pas s'intéresser à notre œuvre.

Donc, union et collectivité d'efforts pour atteindre un but commun.

Ai-je besoin de vous rappeler qu'en dépit de la doctrine de l'égoïsme et de l'égotisme que quelques-uns voudraient faire prévaloir, il faut toujours en revenir à l'axiome : l'union fait la force.

Nous ne saurions trop en avoir pour la tâche qui nous incombe.

Je suis, avec le plus sincère sentiment de confraternité,

Votre tout dévoué

ADRIEN DUVAND.

Rédacteur en chef de la *Vie Lyonnaise*.

A M. Adrien Duvand, rédacteur en chef de la *Vie Lyonnaise*.

Mon cher Duvand,

Les occupations de notre ex-rédacteur en chef, M. E. d'Egmont, ne lui permettant plus de fournir même sa collaboration, et la tâche difficile qui m'incombe depuis quelques semaines étant devenue trop lourde, je saisis avec empressement l'occasion qui nous est offerte à tous deux de réaliser nos intérêts respectifs.

Je pense, en effet, comme vous, que nous pouvons nous compléter l'un par l'autre avec fruit pour nos lecteurs.

Ils ne manqueront pas d'accueillir avec satisfaction notre projet de fusion.

N'avions-nous pas, du reste, les mêmes tendances, le même but?...

Instruire en amusant, tel restera notre but commun.

Agréez mes sentiments de bonne confraternité.

E. BARTHÉLEMY.

teur du *Grognon*

LYON AU JOUR LE JOUR

SAMEDI

On repave la rue Lanterne. Et dites que l'administration lyonnaise n'est pas libérale! Elle choie, elle soigne, elle embellit cette rue. Si elle était à Paris, il y a longtemps que MM. Hausmann et Pinard l'auraient débaptisée, et peut-être l'appellerait-on aujourd'hui rue *Moniteur officiel*.

* *

C'est peut-être là le secret des poursuites in-

tentées contre la *Discussion*. Un de ses rédacteurs ne signe-t-il pas *Lanternier* ?

Le *Progrès* imagine d'intituler son compte-rendu de l'affaire dite du cimetière Montmartre et de la souscription Baudin : *Affaire Baudin*.

Ce titre est bien fait pour exciter la curiosité du lecteur qui croira trouver là le récit de la mort du représentant, et de lugubres détails, comme s'il s'agissait de l'affaire *Fualdès*.

Notons dans la liste de la *Discussion* la souscription faite au nom d'un *Baudiniste*.

Un Baudiniste ! Il y avait déjà les carlistes, les orléanistes, les socialistes... Quelle peut être cette secte où cette religion nouvelle ?

Conjuguons, si l'on veut, le mot Baudin ! Mais alors on peut croire que l'excédant des souscripteurs sera dépensé pour un *beau dîner*.

La mémoire de Baudin mériterait plus de circonspection de la part de ses admirateurs.

Il nous est rapporté à ce sujet que M. Darimon, ayant rencontré plusieurs de ses collègues, journalistes ou députés, poursuivis ou menacés de poursuites, leur a dit :

« Qu'avez-vous à me reprocher maintenant ? N'allez-vous pas, vous aussi, vous présenter à la Cour... impériale ? »

On nous communique l'épigramme suivante proposée pour le tombeau du père Havin :

Ci-git Havin qui fut Normand
Et contre le gouvernement
Plaïda toujours, langue bavarde,
Esprit matois, sûr du succès...
Vivant des frais de son procès,
De le gagner il eût pris garde.

DIMANCHE

Deuxième lutte à l'Alcazar. — La lutte la plus intéressante est certainement celle qui a lieu entre le public et Rossignol-Rollin, aux jours où le public est en humeur de parler lui-même, et par conséquent d'empêcher Rossignol de dire le moindre mot.

Rossignol se lève. — Chut ! chut !

Et de tous côtés des sifflets, des hurlements, des apostrophes bizarres.

Rossignol se démène, enfle démesurément sa voix. — Chut ! de plus belle.

— Ne m'interrompez donc pas ?

Et le public qui veut pour lui la parole, de répondre :

— Mais c'est vous qui nous interrompez.

Le silence ne se rétablit que quand les lutteurs paraissent sur le tapis.

Rossignol se rasseoit, pâle de rage, et malade d'un beau mouvement oratoire rentré.

Le double succès se confirme, de Faouet et de Bauer. Faouet est vraiment le lutteur fauve, et Bauer l'Apollon musclé. Ce n'est pas eux que le public empêcherait de se livrer à leurs exercices.

LUNDI

Dans la session des assises du Rhône qui s'ouvre aujourd'hui, doit être jugé le nommé Berlioz, d'abord avec une vingtaine de coaccusés, comme auteur et complice de vols de soie, ensuite, seul, comme coupable d'assassinat sur la personne du gardien Millet, de la prison Saint-Joseph.

Calino a sur le sort de ce misérable de philanthropiques inquiétudes.

— Voilà, se dit-il, un homme qui, évidemment, va être condamné aux travaux forcés à perpétuité pour vols de soie avec toutes sortes d'escalades, d'effractions et de préméditations.

Dans le cas où il serait, en outre, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour meurtre du gardien Millet, les deux peines se confondront-elles ?

Au cas, bien plus probable, où son dernier crime lui vaudrait une condamnation à la peine de mort, laquelle de ces deux peines subira-t-il la première ? L'exécutera-t-on d'abord, pour l'envoyer à Cayenne immédiatement après, ou commencera-t-il par les travaux forcés à perpétuité, se réservant de se faire ensuite couper la tête jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

C'est avec une inquiétude mêlée de curiosité que Calino attend la décision de la cour d'assises à cet égard.

Mais quelle est cette rumeur ? De quoi s'agit-il ? On n'en parle que tout bas, car on ose à peine y croire. Le fait était tellement inattendu que le bruit s'en répand petit à petit, timidement, de la bouche à l'oreille, puis grossissant lentement comme s'il s'agissait d'une calomnie. Mais tout à coup il éclate, et tout s'en fait l'écho :

M. LABAUME EST ACQUITTÉ !

M. Labaume reçoit les félicitations de ses amis, mais il nous semble que c'est aux juges que ces félicitations devraient s'adresser. Ou plutôt non ! chacun n'a fait que son devoir.

De Vaisse qu'on idolâtre,
Au Lyonnais inconsolé
Se cache le bronze et le plâtre,
Mais on sait bien qu'il est coulé !

MARDI

Cour d'assises du Rhône. — M. Dumarest... Ah ! pardon !

M. Dumarest n'est encore passible que de la police correctionnelle. M. Regard l'accompagne devant M. le juge d'instruction qui le reçoit très-

bien et, leur aimable conversation une fois finie, leur dit : « Messieurs, au revoir ! »

Cette formule de politesse ne semble pas les enchanter.

M. Minard publie le *Manuel pratique des jurés à la cour d'assises*.

Cette époque de l'année est celle où M. Minard fleurit et fructifie. Connu de tous les voleurs, faussaires et assassins, il est leur avocat. Sa bonne langue de Tolède est à leur disposition, et dans une session, il déploie plus d'activité que tout le barreau ensemble. Nous avons vu dans un cabaret borgne de la Guillotière des gens à mines bizarres frémir, pleurer, hurler en se passant de mains en mains les lettres de convocation de M. Minard aux membres de sa société civile de tir.

— De quoi s'occupe-t-il là ? Il n'en a pas le droit ! Il nous vole son temps !

M. Minard, traité de voleur par ses clients, c'est superbe !

(A propos, avec quel argent peuvent-ils le payer ?)

Mais M. Minard s'est effrayé, sans doute, de cette popularité. Il semblait qu'on pouvait l'accuser de partialité ; aussi adresse-t-il ce livre spécialement aux jurés, leur indiquant leurs devoirs et leurs droits. Les clients vont éplucher le livre, et si leur avocat a recommandé trop de sévérité aux jurés, gare à lui !

Le Parc porterait-il décidément malheur aux gens et aux animaux ? Nous savons bien que rien n'est éternel et que le bronze lui-même... Mais enfin, il y a quelques mois, ce pauvre ours, et aujourd'hui ce pauvre chameau ! Ils avaient bien droit à quelques années encore ; ils ne faisaient de mal à personne !

MERCREDI.

Que le Pape va donc être content ! Une société lyonnaise se fonde pour lui envoyer, lors du concile œcuménique, un album photographique où seraient représentés tous les monuments religieux de France.

Espérons qu'on n'y oubliera pas l'église de Lissieux !

Nous apercevons une affiche annonçant un cours de musique militaire.

— Dumanet ! paraît qu'on va nous apprendre la musique, une musique faite pour nous.

— Très-bien, sergent ! Ça fait qu'on ne pourra plus nous accuser de faire la guerre sans motifs.

— Et pourquoi ne nous enseignerait-on pas aussi la peinture, et ne nous ferait-on pas faire des tableaux ?

— C'est juste, nous avons déjà les cadres !

Le grand événement de la journée et de la semaine, c'est l'hommage funèbre à Rossini et la représentation de *Guillaume Tell*, suivie du couronnement du buste de l'illustre mort.

Les artistes des Célestins sont tout étonnés d'y prendre part ; mais M. d'Herblay a voulu saisir cette occasion de faire une exhibition complète de tout son personnel. De sorte que Fleur-de-Thé a salué Mathilde, et Tien-Tien Otello.

JEUDI.

Nous avions peur que l'administration de nos musées laissât passer la vente de la collection Laforge sans y acquérir quelques-uns des nombreux chefs-d'œuvre dont elle était riche. Il y avait là surtout des objets très-précieux pour notre musée d'industrie.

La ville a déjà fait un achat ; mais ce n'est pas assez. L'argent placé là ne peut être perdu et ce n'est pas le cas de l'économiser. Elle y trouverait facilement des œuvres d'art utiles à nos collections, et surtout certaines statuettes dont elle trouverait aisément l'emploi et le placement.

**

Coup droit, dégagés coupés, parades simples ou circulaires..... les bottes pleuvent comme grêle serrées et drues ! Les épaules effacées, la tête haute, le cœur ferme ! Quel cliquetis d'épées, des étincelles jaillissent, quelle sauvage harmonie de fer s'entrechoquant !

Cà et là quelques tireurs habiles se disputent le prix de ce belliqueux tournoi, d'autres novices et peu expérimentés luttent de persévérance et de bonne volonté.

Il y a là des journalistes — naturellement — des hommes de lettres, des étudiants, des amateurs. C'est une réunion d'escrime à la salle de M. Isidore Voland, et la victoire est obtenue par le coup d'œil et le jugement d'abord, la vitesse et la précision ensuite.

Mais ces armes qui tout à l'heure s'entremêlaient s'abaissent maintenant. Vainqueurs et vaincus se serrent la main en attendant de se trouver peut-être, sur un terrain moins courtois et moins pacifique. Il ne s'agit ici bien entendu que des journalistes.

**

Réapparition des locomobiles à vapeur. Déjà dans la nuit de lundi à mardi, un de ces monstres nouveaux, jetant hurlement et fumée, était allé de Perrache au faubourg de Bresse.

Aujourd'hui sur l'avenue de Saxe essay d'une machine d'un nouveau système, dite *chemin de fer à un seul rail*, et marchant, ma foi, très-bien !

Vous verrez que M. Dard n'avait pas tellement tort.

**

Mort de M. Gauthier, lieutenant de la compagnie des pompiers de la Guillotière. C'était un type original et excentrique, l'âme des réunions joyeuses, l'entrain, la gaieté mêmes, et avec cela brave et bon comme tous les gens qui aiment le franc rire.

Dans l'étude que la *Vie Lyonnaise* consacrera un jour aux compagnies de pompiers, son nom figurera souvent, mais, hélas ! à l'imparfait.

VENDREDI.

M. Luco n'est pas seulement un comique excellent, mais encore un bon dessinateur, et les caricatures qu'esquisse son crayon sont aussi amusantes que sa face grimée et son masque sont grotesques.

Il profite de la représentation à son bénéfice pour dessiner un programme en charge où il est représenté dans ses rôles les plus gais, et qui lui sont bien le meilleur portrait-carte.

**

Luco est en outre très-fort sur le calembour, et ses mots sont quelquefois, en outre de leur gaieté, d'excellentes satires.

Ainsi ce mot est de lui :

« Lyon, c'est une ville de *brouillard* et de *grand livre* ! »

A RANCHE.

DANS L'ATELIER

A M. RAVIER, PAYSAGISTE

Alors que pleure à flots la pluie
Et que le bourgeois lourd s'ennuie
A lire trois fois son journal,
Alors que commence novembre
Et que l'âtre, empourprant la chambre,
Garantit du rhume automnal,

L'amoureux, que le grand jour trouble,
Clôt ses vitres d'un rideau double,
Elle et lui, tous deux enfermés !
Au doux bruit des baisers sans nombre,
Il voit s'épanouir dans l'ombre
Les rayons des yeux bien aimés.

Et le poète fait de même !
La Muse qui chastement l'aime,
Quand il est seul, est avec lui.
Berçant sa féconde paresse,
Tendrement elle le caresse,
Et dans son cœur un printemps luit.

Il voit, les paupières mi-closes,
Fleurir ses rêves bleus et roses
Dans ce monde immatériel
Où l'emportent, sans qu'il résiste,
D'un essor libre et fantaisiste,
Les ailes blanches d'Ariel !

Tu pâlis et t'endors, Nature !
L'hiver ragrafe ta ceinture
Et tu n'as plus de baisers francs.
C'est en vain que la muse essaie
De se créer ta chaleur gaie
Dont ont besoin les cœurs souffrants.

Le peintre qui t'a violée,
Quand mai fleurissait la vallée,
Peut, sans rêve et les yeux ouverts,
Dans l'œuvre enfanté voir revivre
Ta chaude jeunesse, et s'enivrer
Encor du parfum des prés verts !

L. GAREL.

ÉTUDES LYONNAISES

LES ASSAULTS DE CHANT.

Lorsque les assauts de chant furent interdits, et il y a de cela à peu près quatre ans, on se demanda quelle pouvait être la raison de cette mesure sévère qui heurtait brusquement des habitudes invétérées et froissait l'amour-propre local de la façon la plus désagréable. En effet, se disaient les vieux habitués, c'est là une coutume de nos pères, un usage consacré, c'est un passe-temps sain et moral, et nous ne pouvons guère être contents qu'on nous vienne suspecter, car il n'y a qu'une affreuse suspicion qui puisse amener cette défense.

Nous croyons pouvoir dire quelle en était la vraie cause. La loi des suspects n'est pas seule propre à produire des résultats aussi bizarres, et la loi du droit des pauvres (qui date de la même époque) a un arsenal d'armes rouillées, desquelles, si mauvaises qu'elles soient, ne se peuvent préserver des gens qui s'amusent bien innocemment et ne s'attendent à aucune attaque ; la police, l'administration elles-mêmes doivent devant elles abaisser leurs armes neuves et vaillantes, et leur obéir sans souffler mot, tout en se préparant aux récriminations qui les accuseront, elles, et non l'antique loi.

Il y a quatre ans donc, les fermiers du droit des pauvres, forts de consultations juridiques, intimèrent aux établissements qui tenaient des assauts de chant l'ordre de ne les plus continuer, s'ils ne voulaient se conformer à la loi et payer une redevance, non sur l'entrée, puisque l'entrée était gratuite, mais sur la consommation, ainsi qu'on le fait dans les cafés-chantants. Les patrons de certains de ces établissements, qui tous prospéraient, se seraient bien soumis à ces deux conditions, au risque d'augmenter de quelques sous le prix de la bouteille. Mais un obstacle plus sérieux s'élevait, et cette situation n'était pas acceptable par les gens qui venaient là habituellement chanter eux-mêmes ou entendre chanter des amis et des camarades, sous la présidence d'un des leurs : leur dignité ne se refusait-elle pas à ce rôle en quelque sorte d'artistes engagés volontairement, pour le plus grand profit d'un patron ou d'un fermier les contrôlant à la porte ou à leur table, et ne devaient-ils pas réclamer leur entière liberté ou s'abstenir ?

Les assauts de chant furent fermés. Et ce fut, à notre avis, un grand malheur pour nos mœurs locales et une grave atteinte portée au caractère lyonnais. Depuis longtemps déjà, les distractions des soirs et des dimanches changeaient dans la classe ouvrière et dans la classe demi-bourgeoise, presque absorbées par les cafés-chantants et les orphéons, contre lesquels protestaient les assauts de chant. Nous verrons tout à l'heure quelle différence il y a entre les premiers et les seconds quant à leur influence sur les mœurs de la masse et de l'individu, nous nous apercevons d'abord qu'il convient de dépeindre les derniers et d'en ressusciter le type et l'originalité devant les yeux de la génération nouvelle qui ne s'en souvient guère, si elle les a jamais connus ou leur a accordé la moindre importance.

Les cafés les plus favorables à ces réunions étaient ceux qui possédaient une salle haute et grande, le plus possible indépen-

dante, donnant sur une cour, sur les derrières de la maison, de façon à ce que personne ne s'amassât dans la rue, devant les croisées, à écouter, et que tout le monde n'y fût pas indistinctement admis. Les brailards, les ivrognes pouvaient à leur aise entrer dans la première salle, cela regardait le patron, mais à la seconde, réservée aux amateurs, le patron et le président se partageaient la surveillance.

Les cafés construits dans de pareilles conditions étaient nombreux, et pourtant ne donnaient pas tous leur hospitalité à des assauts. C'est qu'il fallait en outre un autre stimulant, une autre cause de succès : des cafés petits et mal commodes attiraient beaucoup de monde et de chanteurs, il suffisait pour cela que le patron eût le goût de ces réunions, fût garçon de joviale mine, connaissant Dieu et diable, tutoyé par tous, buvant bien et chantant mieux encore, mettant vite l'entrain et ayant un type assez caractéristique, sérieux ou burlesque, pour que, venu une fois, on tînt à revenir ne fût-ce que pour lui ; il fallait qu'il sût amener quelques chanteurs bons gailards, ne refusant ni d'avalier un verre de vin ni de dégoiser une chanson ou une romance, gosiers complaisants et toujours prêts, et que, somme toute, on pût dire le soir, la journée finie et le café pris : Allons chez un tel, c'est un bon homme, et il y a un tel qui y chante !

L'assaut de chant était ainsi vite fondé ; il n'y avait plus qu'à nommer le président.

Car c'est dans le fait de cette présidence que consiste ce qu'on nommait l'assaut de chant. Dans combien de cafés encore, les dimanches au soir, tous les soirs même, ne chante-t-on pas, les uns après les autres, les gens réunis à une table consentant à se taire pour laisser le tour à ceux de la table voisine ? Mais tout dépend là du hasard, il se peut que tous chantent ensemble et qu'il survienne des rixes ; le patron est seul à rétablir l'ordre. Dans les assauts de chant, le président l'établissait dès l'abord, et le tour de rôle était convenu et réglé d'avance.

Le président était presque toujours le même ; ce titre se donnait à celui qui, un des premiers, avait assisté et contribué à la fondation de l'assaut. Le plus souvent c'était quelque vieil amateur dont les notes, devenues pâteuses, sortaient mal du gosier et qui n'avait conservé de son ancienne vaillance que l'autorité douce que confère l'amitié de tous, l'amour de ces assemblées et la science expérimentale de leur répertoire et de leurs habitudes.

Assis à la place d'honneur, au fond de la salle, il ouvrait majestueusement la séance, en donnant la parole (la voix, veux-je dire !) à quelque habitué. Puis il attendait gravement qu'un autre la demandât, ou se fît inscrire. Une chanson finie, à peine quelques minutes de silence, et on entendait le président prononcer les paroles suivantes, d'après la formule consacrée : « A monsieur un tel à chanter, à monsieur un tel à se préparer ! »

Le monsieur un tel était quelquefois bien surpris, et pas du tout prêt. Quelque ami (on a toujours de ces amis-là) lui avait joué le mauvais tour de le faire inscrire sans l'avoir nullement averti. Mais le président ne l'entendait pas ainsi, et, bon gré malgré, il fallait chanter. Aussi se produisait-il de bizarres incidents, hésitation, bégaiement et brusque disparition du chanteur, se tassant sur sa chaise derrière les bouteilles accumulées.

Lanterne, lanterne ! chantaient en chœur les spectateurs, pour donner au couplet le temps de revenir à la mémoire et aux lèvres, jusqu'à ce que ce retour étant déclaré impossible, le président reprît son refrain : A monsieur un tel...

Mais petit à petit on s'habituaient et les plus brusques invitations ne vous prenaient pas sans vert. Chacun arrivait avec sa chanson répétée à l'avance. Plusieurs, grandes ressources de ces fêtes intimes, avaient un répertoire des plus complets, et toujours quelque air nouveau.

Et quelles étaient ces chansons ? Toutes y défilaient : chansonnettes comiques avec ou sans parlé, chansons campagnardes que d'un accent terrible entonnait une voix jeune pleine des échos du village natal, du Bugey ou du Dauphiné, romances plaintives chères aux jeunes beaux à fines moustaches, et romances dramatiques ou héroïques, pareilles à celles que dans les concerts chantent les barytons et les basses, fort aimées des ouvriers à qui plaisait cette musique au rythme ronflant, au récitatif lent, et cette poésie qui séduit leur demi-éducation par ses mots ampoulés, ses phrases à grand effet et ses sentiments simples et généreux, amour, patrie, honneur ! Bien souvent les vers étaient étrangement tortillés, raccourcis ou allongés, et les mots bizarrement changés ; bien souvent le sens échappait et l'interprétation faisait sourire, mais toujours à la fin une salve d'applaudissements encourageait l'effort, aidée dans les réunions un peu plus sans gêne par ce qu'on appelle un ban.

Puis venaient les chansons larges, naïves, célébrant la vie de l'ouvrier et du campagnard, ses misères et ses joies. A celles-là le grand succès, surtout quand aux premières notes pleines, puissantes, aux premiers vers imagés et émus, on reconnaissait une œuvre de Pierre Dupont.

Pierre Dupont, que prétendent démodé et oublié depuis longtemps les gens qui ne fréquentent que les salons ou les cafés-concerts et n'ont jamais prêté l'oreille aux voix populaires qui vibraient dans ces familières enceintes et s'échauffaient à ce foyer commun des âmes ! quand lui-même s'y présentait, ses plus beaux refrains aux lèvres, quelle fête et quelle joie ! Quelques vieux modulaient d'une voix chevrotante les vieux refrains du vieux Béranger, mais les auditeurs, peu émus de cette morale étroite qui s'étale en quatre ou cinq couplets compassés pour laisser tout d'un coup furtivement sortir d'au milieu d'eux un cinquième ou sixième couplet gentiment immoral, n'y prêtaient que peu d'attention. Mais Pierre, on va chanter du Pierre ! le silence se faisait, grave, religieux, et la pensée généreuse et vivante, le rythme puissant et facilement appris, vibraient dans l'air que ce respect lui faisait libre et qui en résonnait longuement. Cette musique est toujours gâtée par l'artiste savant ou voulant le paraître. Combien lui conviendrait mieux ces voix, maladroites peut-être, rudes, inhabiles, mais sortant des poumons forts de travailleurs émus par cette poésie qu'ils comprennent, parce qu'elle les a compris !

Ah ! de combien de belles soirées je me souviens, passées dans ces salles sans dorures, au milieu de bons amis que j'y amenais presque malgré eux, se défiant du plaisir qu'on pouvait y prendre, et petit à petit s'enthousiasmant aussi, s'inscrivant pour chanter quelque chanson longtemps oubliée qui leur remontait brusquement de la mémoire aux lèvres, voulant jeter leur note dans ce con-

cert commun. Nous arrivions cinq, nous repartions dix, chacun s'étant instinctivement rapproché d'un ami nouveau qui s'était révélé à nous par sa façon de chanter ou le choix de sa chanson.

Hélas ! imparfait maudit, je t'ai dû employer tout le long de cette histoire déjà ancienne, et t'appliquer à chacun de ces faits, qui vieux de quatre ans à peine, semblent ne devoir plus jamais revivre !

Certaines circonstances ont tué les assauts de chant, mais d'autres déjà leur avaient nui qui sont les conséquences des déplorables mœurs d'une génération nouvelle sans générosité, sans noblesse et sans dignité. Nos pères avaient la chansonnette chantée le soir au coin du feu, les Caveaux, les assauts de chant, continuant ainsi les réunions de famille ou s'en créant une autre aux heures où, débarrassés des soucis de leurs affaires particulières, ils se livraient en paix aux joies fraternelles, choisissant l'une ou l'autre selon leur caractère et leur position. Puis ils aimaient la bonne bouteille de bon vin qui se prête à la franche gaîté et aux éclats d'une voix mieux timbrée...

Aujourd'hui, sitôt le dîner achevé, dîner hâtif et toujours trop long, on sort, ou plutôt on s'échappe, mais pour aller où ? Hommes mûrs, au cercle où l'on joue, où l'on continue à parler de son commerce (jeu encore !), jeunes gens, à la Société orphéonique ou au café-chantant, corollaires l'un de l'autre. Il faut bien l'avouer, ces jeunes gens, ils savent tous quelle différence il y a entre un *fa dièze* et un *ré mineur* ! Ils jugent très-bien de la valeur d'une Thérèse ou d'un ténor. Mais à quoi cela leur sert-il ? A minuit ils se sont empiffrés, engourdis, ahuris de bière et desots calembours ; de même que nous qui partions cinq pour revenir dix, ils se sont doublés, mais de quelques grues que, grâce à la pudeur qui reste à leur éhontement, ils traitent eux-mêmes d'*infectes*... Ah ! que ceux qui rêvent de l'immobilité sociale, sous prétexte d'ordre, aux risques de l'abrutissement, ont bien raison de ne pas regretter les assauts de chant !

Ces orphéons sont bien un signe du temps. Il s'agit d'un chœur, vous entendez ? d'un chœur ! C'est-à-dire que vous vous mettez plusieurs, tous, et que, chantant chacun votre morceau, votre note, votre syllabe, vous arriverez à un ensemble du plus bel effet pour ceux qui l'entendront, non pour vous qui le produisez. Vous, barytons, vous criez *Vive !* de telle façon, sur tel ton, à tel moment, et cela ne vous regarde nullement de savoir ce que crieront les ténors et pour qui ou pour quoi vous aurez crié *Vive !* C'est l'affaire du chef d'orchestre ! Mais, si vous criez bien, vous aurez une médaille !

Les assauts de chant, aussi, arrivaient à un ensemble, mais à un ensemble tout autre : la vie même et sa manifestation par un des modes de l'art. Le caractère individuel de chaque chanteur se révélait par le choix de sa chanson dont il devait avoir compris le sens et à laquelle les autres se ralliaient s'ils le jugeaient à propos. La musique n'était pas le but, mais le moyen de donner plus de grandeur à la pensée et d'en mieux pénétrer les cœurs et les esprits. Le plaisir était aussi grand pour tous, aussi récréatif, mais il demandait un effort individuel plus intelligent, et par conséquent son utilité et sa moralité étaient plus grandes.

Mais il ne faut pas désespérer cependant. Les assauts de chant n'avaient guère lieu que

dans les faubourgs, et les faubourgs ne sont pas encore infectés de cette fausse civilisation qui met le même paletot sur le dos de tous et assujétit chacun aux mêmes *chics*. Aussi restent-ils l'âme des villes, quoique en dehors d'elles, et leurs sources de vie. Il suffira, nous le croyons, qu'une interdiction absurde soit levée, pour que ces assauts de chant se relèvent, plus actifs que jamais, rappelant à eux les enfants prodigues.

Alors les salles aujourd'hui vides et silencieuses du café du jeu de boules, aux Brotteaux, anciennement Mélinond, aujourd'hui Guillaume, celle de Sanaoze, se rempliront de nouveau de bruit et de chansons. Et la Croix-Rousse saura retrouver les belles soirées qu'a vues le café Pascal, place du Perron, et la salle où est aujourd'hui le bal Valentino, salle où se réveillèrent un jour, il y a deux ans, quand Pierre Dupont y donna un concert, ces échos joyeux et sympathiques !

L. GAREL.

LES FRUITS VERTS

POÉSIES

Par Jean SARRAZIN

Le volume que nous avons annoncé dans un de nos derniers numéros, est aujourd'hui sous presse. Parmi les feuilles volantes que tout le monde a lues, Jean Sarrazin a choisi les meilleures. Il a ramassé, pour les lier en une belle gerbe, les plus beaux épis du champ qu'a travaillé sa jeunesse infatigable, et, comme un vrai poète, il a enrubané cette gerbe des bleuets et des coquelicots qui fleurissaient à foison parmi l'abondante récolte.

L'homme aux olives veut enfin s'affirmer littéraire. Son volume, où se retrouveront en un ensemble charmant ses diverses productions, révélera sa nature franche et simple et sa physionomie sympathique.

LES FRUITS VERTS ! Le titre est heureux. C'est non-seulement le ressouvenir du beau pays de Provence et du penchant des Alpes, dont sa main a colporté les fruits comme son cœur en a gardé le parfum et les fleurs, c'est encore l'invitation au lecteur de s'affriander à cette littérature jeune, âpre et douce en même temps, non encore bien mûre mais pleine de sève et de vie. Le premier volume d'un poète, quand il a attendu l'heure où se fait le choix raisonné sans préjudice pour l'émotion vivante encore, est presque toujours son meilleur. Plus tard, il fera mieux, plus savant de la forme, plus habile, mais c'est dans le premier qu'il retrouvera sa nature vraie et que le lecteur aimera à le revoir.

La plupart de ces poésies sont déjà connues du public, mais cette lecture intermittente et détaillée ne lui a sans doute pas fait saisir le type vrai de l'auteur, et l'œuvre d'ensemble sera pour lui une surprise.

M. L. Garel, notre collaborateur, nous semble avoir bien compris et bien interprété cette figure dans les strophes suivantes qui serviront d'épigraphe au volume et que Jean Sarrazin nous permet de reproduire :

Dans son cœur toujours printanier,
Trouvant des romances naïves,
Sarrazin chante l'olivier
Dont il nous vendra les olives.

Chantant la fleur, cueillant le fruit,
Il raconte et compte la somme
De ce que la terre produit,
En s'aidant du travail de l'homme.

A l'art, au commerce soumis,
Il a pris les deux parts égales,
Récoltant comme les fourmis
Et chantant comme les cigales.

CORRESPONDANCE DE PARIS

Il y a tous les jours grande affluence aux abords du pavillon de Rohan. Chacun veut voir l'ex-reine d'Espagne qui semble avoir déjà oublié le trône d'où elle est descendue pour se livrer tout entière aux hasards du tourbillon parisien. On ne parle à cette heure que de ses réceptions de l'hiver prochain et en attendant elle se promène chaque jour au bois en calèche découverte, à l'heure où nos élégantes conduisent, elles-mêmes, leurs papiers remplis de fourrures. Voilà certes une grande imprudence ; aussi les comérages vont leur train. Elle ne manque pas une pièce en vogue — en un mot elle absorbe tellement la curiosité de tous que l'on paraît peu occupé aujourd'hui de la mort de celui qui donna au monde *Guillaume Tell* et le *Barbier de Séville*.

Après tout, l'on s'était si bien habitué depuis trente ans, bientôt, à dire la postérité était passée sur Rossini, que beaucoup de gens s'étonnent encore aujourd'hui d'apprendre la mort de celui qu'ils croyaient enterré depuis longtemps. Et puis il y a de ces génies à la mort desquels on ne saurait croire. Tel n'a pas été sans doute l'avis de l'administration de l'Opéra qui aux premiers bruits de la maladie du *cygne de Pesaro*, s'est empressé de faire entrer en répétition une messe en musique, que le maestro avait composée exprès pour ses funérailles — sans penser qu'on dût y mettre tant de zèle. Voilà certes une singulière façon d'expédier les gens qu'on aime et Rossini se serait bien passé de ces funérailles anticipées.

Il faut croire que l'Opéra avait la tête troublée, à en juger par la triste reprise des *Huguenots* qu'il vient de nous offrir. Depuis bientôt huit mois que l'on parlait de l'œuvre de Meyerbeer, tout semblait disposé pour présenter au public une interprétation digne du maître. Et voilà qu'au dernier moment on

s'aperçoit qu'on s'était trompé. Mlle Hisson est remplacée par M^{me} Sass et à la dernière heure M. Colin remplace Villaret dans le rôle écrasant de Raoul. Que diable ! M. Perrin, il fallait y songer plutôt ou attendre plus tard et ne pas donner un tel massacre de la Saint-Barthélemy. C'est mal reconnaître le respect dû aux morts.

Un homme qui, à Paris, n'est pas content, c'est Edouard Fournier. MM. les sociétaires ont osé refuser son drame de *Guttemberg* — aussi, gare à eux. — Va-t-il assez les maltraiter dans ses feuilletons des lundis, déjà il a trouvé un refuge à l'Odéon, où prenant à témoins toutes les divinités classiques du quartier latin, il appelle la foudre sur ces messieurs du comité. Après tout, le feuilletoniste de la *Patrie* n'a peut-être pas tort — ce n'est pas la première fois que l'on aura vu les comédiens ordinaires de l'Empereur sacrifier une œuvre littéraire à leurs petits intérêts personnels.

L'année dernière il avait été question un moment de remettre *Marion Delorme* à la scène, les rôles étaient distribués, lorsqu'on ne sait pour quel motif on a tout à coup arrêté les frais, et l'on a donné *Bataille de Dames* à la place, triste compensation ! si l'on a refusé *Jeanne de Ligneris*, on a reçu et joué le *Cog de Mycile*. Il est temps cependant que l'on sorte de cette manie des proverbes, de cette littérature de paravent. Laissez ces bluets aux salons, il ne convient pas à un théâtre qui reçoit près d'un million de subventions de les user sur des essais. Ce sont des œuvres sérieuses et fortes qu'il nous faut. Ne dites plus que le public est blasé, c'est une vieille rengaine qui ne prend plus.

Qui oserait dire que nous ne sommes pas dans la saison des feuilles, il vient en tomber chaque jour de nouvelles sur la tête, le *Palais*, le *Public*, le *Dix décembre*, chacun veut dire son petit mot du présent et de l'avenir. Où cela s'arrêtera-t-il, bon Dieu ! C'est bien le moyen de ne jamais s'entendre !

A ce propos, sauriez-vous me dire ce que signifie cette interrogation : *pourquoi ?* que l'on rencontre à chaque pas dans Paris. Cela rappelle M. Lecoq, mais n'en dit pas autant. L'autre jour, poussé par une curiosité bien naturelle, je m'approchai d'un de ces hommes au pinceau qui placardent ce simple mot à des milliers d'exemplaires sur tous les murs, et je lui demandai pourquoi : ce brave homme me considère un moment tout interdit, je m'attendais à une révélation, point, il fallut bien m'en passer. Tout ce que j'en pus tirer, c'est qu'un homme masqué s'était présenté au bureau muni des affiches en question, et comme on faisait mine de le suivre, l'inconnu s'était retourné en menaçant de deux pistolets le premier qui oserait faire un pas. On avait cru reconnaître un journaliste. Est-ce parce qu'il

était armé? Mystère! Je m'éloignai, peu satisfait de cette explication, lorsque par hasard je revins sur mes pas et j'aperçus mon homme pris d'une grande hilarité en me voyant noter quelque chose sur mon carnet; il m'avait pris pour un naïf. Toutefois personne ne sait ce que signifie ce monosyllabe répandu avec une telle profusion; tout le monde se demande *pourquoi*: et dans huit jours j'espère, moi aussi, être en mesure de vous dire *pourquoi*.

Edouard NOEL.

DANS LA RUE

A M. FLEURY CHENU.

Tranquille, s'appuyant le dos à la muraille
De l'église, attiédie au soleil du matin,
Assis sur les pavés de la rue, il travaille
D'un geste machinal et triste, l'œil éteint.

Il raccommode avec du fil de fer les pintes
Et les brocs qu'ont brisés d'imprévus accidents,
Et des grands saladiers où l'on voit des fleurs peintes
Et des coqs bleus et verts reluisant au dedans.

La faïence n'aura qu'une ligne légère
De fêlure, une fois son fin ouvrage fait;
Comme si rien n'était, la brune ménagère
Les suspendra dans l'ordre aux planches du buffet.

Egayant l'œil, auprès des lourds chaudrons de cuivre
Et des longs plats d'étain pleins de miroitements,
Au mur de la cuisine où l'œil pourra les suivre
Ils s'étaleront, clairs, fantasques et charmants....

Et l'homme, muet, morne, et suivant son long rêve,
Drapant sur son corps sec sa blouse de coutil,
Va toujours, rassemblant et perforant sans trêve
La faïence, qui chante et tinte sous l'outil.

Et les enfants, autour de lui, bouches rosées,
Têtes blondes, ouvrant leurs rêveurs et grands yeux,
Et leurs petites mains sur la veste croisées,
Le regardent, songeurs, graves, silencieux!

L. GAREL.

Notre collaborateur Médéric de l'Arc, dont les lecteurs du *Lyon-Journal* n'ont pas oublié les spirituels articles, nous a adressé la semaine passée, trop tard pour être insérées, les impressions suivantes sur la première représentation des *Inutiles*. Le grand succès de cette comédie allant chaque jour grandissant, l'article de notre collaborateur conserve toute son actualité.

IMPRESSIONS AUX INUTILES

J'arrive de la campagne, et pour l'inauguration de ma rentrée, il m'a été donné hier trois grands plaisirs: une bonne comédie, de bons acteurs et la satisfaction de voir ma jouissance partagée par une salle pleine, presque comme aux beaux jours de l'*Œil crevé*. Est-ce que le public, me disais-je, serait devenu plus sensé ou plus moral? je me rangerais volontiers à ce dernier point, à voir les applaudissements de bon aloi prodigués autant à l'adresse de l'auteur que de ses excellents interprètes. Pour Dieu! quel malheur que M. d'Herblay, à demi convaincu, sacrifie encore aux faux dieux et laisse subsister cet abominable anachronisme de la claque! Avec quel plaisir, pour ma part, j'aurais applaudi à tout rompre si je n'avais craint d'être pris pour un romain à gages. Un romain! conçoit-on cette dérision: on appelle de ce nom ces allumeurs de réverbères qui complètent leur journée à vous agacer les nerfs, quand vous aimeriez à être laissé tout à vos impressions. Qui oserait aujourd'hui reproduire la prosopopée de Cicéron: *Civis romanus sum!* « Arrête, Verrès, je suis un citoyen romain! » Qui pourrait en effet se prendre de compassion pour un romain... de spectacle? Sinon, le spectateur désintéressé qui plaint sincèrement les acteurs et le directeur qui se croient forcés de les subir; au fait, pourquoi en voudrions-nous à ces virtuoses Auvergnats? Ne sont-ils pas payés pour nous éviter la peine de traduire nos impressions? mais, du moins, entendons-nous une fois pour toutes, si vous payez les gens pour vous applaudir, ne vous étonnez plus si le public reste froid et indifférent quand il aimerait à vous témoigner toute sa satisfaction. Pour moi, je ne me sens pas quitte pour avoir applaudi hier, *par procuration* et je veux le dire bien haut pour qu'on l'entende, par la voix de votre journal, impartial appréciateur de vrai mérite, les acteurs ont joué hier en perfection: ils étaient si bien dans leur rôle! Le culte du devoir uni à la grâce étaient si bien représentés par M^{me} d'Herblay! le laisser-aller, le naturel par M. Train; l'insouciant abandon, le beau côté du grand monde, par M. Bondonis; le côté ridicule, par cet excellent baron de Trévières; le dévouement, cette grâce du cœur, le reflet d'une belle âme qui se traduit en action, par Mlle Smith, que je me serais volontiers écrié comme le vieillard du parterre à Molière représentant les *Précieuses*: Courage, Molière, voilà de la bonne comédie! Et tenez, croyez-moi, après tout, les *Inutiles* n'auront pas été tout à fait inutiles, la leçon, je l'espère, ne sera pas perdue pour notre ville, et j'incline à croire qu'elle contribuera pour une part notable, avec le ridicule, à faire rentrer sous terre tous ces échantillons malheureux de gandins, de petits crevés et de bouts-coupés dont nous sommes infectés, et dont l'espèce tend de jour en jour à devenir fossile. Cela étant, puissent Dieu et les archéologues faire que la terre leur soit légère!

Médéric de l'Arc.

RÉPONSE

Nous avons dit dans notre avant dernier numéro que le journal de théâtre de M. Linossier, l'*Argus et Vert-Vert réunis*, s'appelait

ainsi, quoiqu'il n'y ait jamais eu à Lyon de *Vert-Vert*.

Nous avons reçu de M. Linossier une réponse qui peut se résumer ainsi:

Quand M. Linossier acquit en 1850 de M. Frédérick Terme, aujourd'hui directeur de l'*Epoque*, le journal l'*Argus*, il se produisit un incident insignifiant pour le public, mais qui mit toutefois M. Linossier dans la nécessité de décliner toutes attaches avec l'ancienne rédaction.

Il ajouta au titre de l'*Argus* celui de *Vert-Vert*, afin de détruire les rapports que le public aurait pu établir entre l'ancien journal et le nouveau.

Voilà donc l'incident soulevé par nous terminé d'une manière satisfaisante, et la question résolue une fois pour toutes.

LES ŒUVRES DE ROSSINI

Rossini, que la France et non l'art musical, car il avait renoncé depuis longtemps à toute production nouvelle, vient de perdre, était né à Pesaro, le 29 février 1789 (ou en 1792 comme le dit Vapereau dans son dictionnaire universel des contemporains).

Pesaro est une jolie petite ville des anciens Etats du pape, sur le golfe de Venise.

La biographie de Rossini a été répandue suffisamment ces jours-ci pour que nous croyions inutile de la reproduire ici. Nous recommandons toutefois aux lecteurs dont l'attention est fixée en ce moment sur l'œuvre du grand musicien, l'étude si originale de Stendhal intitulée, *Vie de Rossini* et publiée à Paris, en 1823 et 1824. (2 vol.)

Voici la liste complète des œuvres que laisse, au monde, le *cygne de Pesaro*:

Il pianto d'Armonia, symphonie et cantate, à seize ans, 1808.

La Cambiale di Matrimonio, 1811.

L'Equivoco stravagante, 1811.

Demetrio e Polibio, 1811.

Inganno felice, 1812.

Ciro in Babilonia, 1812.

La Scala di Seta, 1812.

La Pietra del Paragone, 1812.

Occasione fa il ladro, 1812.

Il Figlio per azzardo, 1813.

Tancredi, 1813.

L'Italiana in Algieri, 1813.

Aureliano in Palmira, 1814.

Il Turco in Italia, 1814.

Egle e Irene, cantate, 1814.

Sigismonio, 1815.

Elisabeth regina d'Inghilterra, 1815.

Le Barbier de Séville, 1816.

Othello, 1817.

La Cenerentola, 1817.

La Gazza ladra, 1817.

Torvaldo e Dorlisha, 1817.

La Gazetta, 1817.

Armida, 1817.

Une Cantate pour le mariage de la duchesse de Berry, 1817.

Mose in Egitto, 1818.

La Donna del Lago, 1819.

Maometto secundo, 1820.

Eduardo Cristina, 1820.

Ricciardo et Zoraïde, 1820.

Ermione, 1820.

Matilde di Shabran, 1820.

Zelmira, 1822.

Semiramide, 1823.

Il viaggio a Reims, 1825.

Le *Siège de Corinthe* (*Maometto* refait), 1826.

Moïse (refait),

Le Comte Ory, 1828.

Guillaume Tell, 1829.

Stabat Mater, écrit depuis huit ans publié, en 1841.

Œuvres inédites : *La Fille de l'Air*, *Fi*, *Espérance et Charité*, *Jeanne d'Arc*.

En 1857, les Bouffes-Parisiens donnèrent *Bruschino*, reprise d'une œuvre de jeunesse, légère improvisation.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

GRAND-THÉÂTRE

Une existence illustre vient de s'éteindre. Rossini s'en est allé rejoindre, au sombre royaume, Halévy et Meyerbeer, ses émules en gloire. En voyant disparaître du nombre des vivants ce génie musical, dont l'œuvre est considéré et restera comme un des monuments de l'art moderne, on peut se demander s'il est bien de saison d'accompagner ce cercueil du cortège de doléances et de regrets qu'on prodigue en semblable occurrence. Après avoir atteint au sublime de l'inspiration, l'auteur de *Guillaume Tell*, mort au théâtre pendant les trente-neuf dernières années de sa vie, a donné à ses contemporains, l'exemple unique d'une retraite aussi prématurée et celui, peu fréquent, hélas, d'un artiste qui ne veut pas risquer de déchoir.

Bien des choses ont été dites sur l'obstination du maestro à ne plus briguer, dès l'année 1829, des suffrages profanes. Ce ne sont, au demeurant, que conjectures et nous ne sachons pas qu'aucune déclaration positive soit venue y mettre un terme. Aujourd'hui que Rossini est mort, peut-être aura-t-on enfin la clé de l'énigme. Quoi qu'il en soit, et si regrettable que puisse paraître la détermination d'un grand compositeur désertant l'arène à l'apogée de sa gloire, ses travaux de jeunesse, célèbres à l'âge où tant d'autres garnissent encore les bancs de l'école, suffiraient à enrichir plusieurs musiciens. A vingt-un ans, Rossini écrivait le *Barbier de Séville* et, certes, nous n'avons jamais entendu dire que ce fût là une œuvre de jeune homme.

A la nouvelle de la mort du maître, la Direction, se conformant à des antécédents semblables, s'est occupée sur-le-champ, de l'organisation d'une cérémonie qui a eu lieu

mercredi. A l'issue de l'opéra de *Guillaume Tell*, choisi pour la circonstance, et, au pied d'un buste du chanteur de Pesaro, les pensionnaires du Grand-Théâtre et ceux des Célestins, en costumes, sont venus l'un après l'autre, déposer une couronne. M. Paul Bondoïs a lu une pièce de vers, où l'auteur, M. Victor Chauvet, a exprimé de nobles sentiments, puis, un ange descendant du ciel, aux applaudissements de l'assistance, a couronné le buste éclairé à ce moment par une vive lumière.

Quelques personnes auraient préféré que le personnel des Célestins et même chaque artiste des deux scènes, les interprètes de *Guillaume Tell* exceptés, fût en habit de ville, car en prescrivant le costume, la direction créait un embarras pour les emplois comiques. Disons que ces messieurs ont su esquiver la difficulté soit en faisant choix d'un costume dépourvu de signification drôlatique, soit comme M. Belliard, en tirant ingénieusement parti d'un des rôles du répertoire.

Comme on devait s'y attendre, la foule a répondu à l'appel et la recette s'est élevée au chiffre maximum de 4,700 fr. environ.

Indépendamment de cette attraction exceptionnelle, la marche de nos théâtres est pour l'heure dans une voie très-prospère. Le succès des *Inutiles* se dessine de façon réjouissante et la reprise de *Rigoletto* est appelée, d'autre part, à faire plaisir. A l'hesitation du premier jour, trahissant des études inachevées, a succédé une interprétation satisfaisante. M^{me} de Taisy déploie, dans le rôle de Gilda, sa voix si fraîche et si belle et son talent dramatique. M. Delabranche fait également applaudir son riche organe, et M. Méric s'acquitte de sa tâche en chanteur éprouvé. L'admirable quatuor est bissé chaque fois ; ainsi le veut la tradition. Les artistes, n'oubliant que leur vaillance, se rendent, de bonne grâce, au désir de l'auditoire, qui semble se soucier fort peu de ce que cela leur coûte.

Une nouvelle basse d'opéra-comique, M. Danguin, se présente au verdict du parterre. Sans préjuger l'arrêt qui doit intervenir à l'épreuve décisive, on peut dire que peu de candidats en province réunissent au même degré les qualités sérieuses exigées chez le successeur de M. Barrielle. Le capitaine Roland et Gessler, deux rôles parmi les moins développés de l'emploi, interprétés jusqu'à ce jour par M. Danguin, ne permettent pas une appréciation définitive, quelque désir qu'on ait de la formuler. Toutefois, on peut avancer dès maintenant que, si le nouveau venu tient ses promesses, il y aura lieu de se féliciter d'une belle acquisition.

JULES JACQUIN.

Première représentation de *Madame Babet*, opéra-comique en 1 acte, musique de A. Pilati.

Le Grand-Théâtre a donné jeudi soir une œuvre inédite d'un compositeur bien connu, M. A. Pilati qui après trente-huit années de succès à Paris dans divers genres de créations musicales, est venu s'établir dans notre ville. C'est par un opéra en 1 acte, que M. Pilati a voulu débiter, — si le mot est possible pour un musicien de sa notoriété — parmi nous. Notre critique spécial rendra compte samedi prochain de cette œuvre nouvelle,

mais nous pouvons et nous devons dès à présent en constater le succès.

La musique de M. Pilati, écrite sur un livret assez ingénieux, fécond en situations heureuses et en traits spirituels, est d'une excellente inspiration, et d'une savante facture.

On sent dans les détails de l'orchestration, dans l'entente des tonalités, dans l'économie de la partition une main exercée et habile, un écrivain musical sûr de son fait.

Madame Babet a du reste été fort bien interprétée par MM. Feret, Paulin, Darrois et MM^{es} Blanc et Vigourel. En somme, c'est une tentative couronnée de succès et qui a reçu du public un accueil sympathique. Le fait est assez rare en province (d'un opéra inédit s'entend) pour ne pas encourager vivement les compositeurs à suivre la voie où s'est engagé M. Pilati et où il vient de faire un premier pas heureux.

A. D.

LES AMATEURS DE TABLEAUX, OBJETS D'ART ET ANTIQUITÉS, apprendront avec plaisir que le jeudi 3 décembre toute une collection de tableaux anciens, objets d'art et antiquités sera vendue sous la direction de M. Beeckman, *Salle du Sac, Grande-Place*, à BRUXELLES (Belgique).

Nous recommandons aux amateurs une magnifique : *Fuite en Egypte*, attribuée à VAN ARTHOIS, un autre à sujet mythologique, genre SALVATOR ROSA ; une *Apparition du Christ*, attribuée à RUBENS ; et un *Saint-Roch*, très-beau spécimen de l'ancienne peinture religieuse.

Les amateurs empêchés d'assister à la vente, peuvent adresser leurs commissions *franc de port*, à M. Beeckman, directeur de la vente, qui s'en chargera en toute loyauté.

COULISSES ET FOYERS

Une nouvelle sacrée à enregistrer sous cette rubrique profane : La messe donnée demain, dimanche, à Saint-Bonaventure par la 183^e Société de secours mutuels, présidée par M. Harmand.

Aussi pourquoi l'Eglise nous force-t-elle à la traiter comme le théâtre, en empruntant à ce dernier ses chants, ses artistes et sa mise en scène ? La messe de la 183^e Société de secours mutuels est presque un concert, à en juger par le programme où figure une fantaisie sur le *Freyschutz* (*Robin des bois*), exécutée par la *Fanfare lyonnaise*.

A propos de cette Société, nous voilà dans la nécessité de lui faire un peu réparation d'honneur, après l'admonestation de notre dernier numéro. Elle donne là une preuve de confraternité.

On entendra à cette messe MM. Sylva, Méric, Marthieu et Anthelme Guillot, artistes du Grand-Théâtre, et M. Luigini dirigera l'orchestre.

Les Sociétés l'Harmonie lyonnaise, le Cercle choral lyonnais et les Chorales de Venissieux et de Saint-Genis-Laval (130 choristes) prêteront leur concours à cette cérémonie, qui sera suivie d'une quête au profit de la création d'une maison de retraite pour les ouvriers en soie.

La messe est de M. Léon Paillard.

M. Louis Fournier qui faisait partie de la collaboration de la *Vie Lyonnaise*, sous le pseudonyme d'Edmond Walter, nous adresse la lettre suivante, à propos de son article *Coulisses et Foyer* publié dans notre dernier numéro et qui contenait quelques inexactitudes.

Monsieur Adrien Duvand; rédacteur en chef de la *Vie Lyonnaise*.

Par suite des désagréments que mon article de samedi vous a sans doute occasionnés, et ne pouvant vous transmettre d'autres renseignements que ceux émanant du public et qui, je pense, ne vous suffiraient pas, je me vois forcé, à mon grand regret, de quitter la rédaction de la *Vie Lyonnaise*.

En me retirant, permettez-moi de vous remercier de l'hospitalité que vous avez bien voulu m'accorder. J'en garderai toujours le plus charmant souvenir.

Veuillez agréer, Monsieur, les salutations les plus empressées de votre très-humble serviteur.

Edmond WALTER.

Nous profitons de la circonstance pour rectifier, quelques-unes des assertions de notre ex-collaborateur :

Ainsi M. Danguin dont l'engagement, disait-il, n'était pas certain, fait maintenant partie de notre troupe ou du moins accomplit ses débuts.

Il n'est nullement question de l'engagement de M. Miral en remplacement de M. Anthelme Guillot.

La direction n'est pas en pourparlers avec M. Dulaurens.

L'engagement de M. Luco et de Mlle Jeanne à l'Athénée n'a rien de définitif, et nous espérons bien que la nouvelle ne se confirmera pas, au moins en ce qui concerne M. Luco.

M. Lebassi, surnommé l'homme flûte, obtient en ce moment à l'Eldorado le plus grand succès. Chaque soir cet étonnant artiste émerveille le public par les fantaisies vocales les plus étonnantes. Il y a surtout chez ce chanteur un effort constant à perfectionner son genre qui mérite de réels éloges.

M. Alexandre Fouret dépasse. (s'il est possible) MM. Osmar et Rollande dans ses exercices gymnastiques. Aussi la salle Goss est fréquentée par un public nombreux, dont ce directeur a eu le bonheur rare de faire un habitué.

LUCIEN GRAND.

UN ÉPISODE DE SADOWA

(Suite.)

Un soir, on dansait au piano chez le banquier. Karl Steinhoffer était très-assidu près de la jeune fille, qui n'avait jamais été plus vive et plus enjouée. Froissé par cet entrain qui lui semblait hostile, Ludwig ne put se décider à prier Wilhelmine pour la danse. Cette abstention la piqua à son tour et elle affecta de valser deux fois de suite avec l'ingénieur. Elle mit même une certaine animation à la danse, ne tenant pas compte des repos et entraînant son danseur quand il faisait mine de s'arrêter...

Il en résulta qu'elle revint haletante à sa place l'œil brillant, le visage en feu. A plusieurs reprises elle passa sur son front moite le mouchoir qu'elle tenait à la main; puis, elle déposa prêt d'elle sur un fauteuil la fine batiste encore humide et chaude... Karl, en souriant, prit le chiffon brodé et en fit le prétexte d'un madrigal adressé à la jolie essouffée. Ludwig ne put l'entendre, mais il n'avait rien perdu des détails extérieurs de cette scène.

En ce moment, le piano donnait le signal d'une valse nouvelle. La jeunesse se leva et les groupes se confondirent en se croisant. Ludwig ne put donc s'assurer si le mouchoir avait été rendu à Wilhelmine.

La soirée était avancée et déjà quelques invités se retiraient. Ludwig s'approcha de Wilhelmine la salua respectueusement et se retira. Karl Steinhoffer le suivit de près. Un couloir attenant à l'antichambre et muni de clous dorés servait de vestiaire. Ludwig passait un pardessus lorsqu'il vit Karl à quelques pas de lui, se détournant à demi et tirant de sa poche un carré de batiste qu'il couvrit de baisers passionnés.

Le malheureux officier sentit sa sueur froide mouiller son front. Une douleur aiguë lui était entrée dans le cœur comme une épée. Wilhelmine était infidèle... elle avait donné à un autre un gage d'amour...

Était-ce bien vrai? non... Wilhelmine avait repris son mouchoir des mains de Karl, et même par un regard sévère, lui avait fait comprendre qu'il avait eu tort de s'en emparer. Malheureusement, le mouvement du salon, à cet instant, avait empêché Ludwig de se rendre compte jusqu'au bout de l'incident. Mais l'ingénieur songea à le mettre à profit. En exaspérant la jalousie du jeune baron, ne l'amènerait-il pas à quelque démarche compromettante, à une rupture peut-être.

Il l'avait donc suivi quand il quitta le salon et s'était arrangé pour être vu par lui quand

il embrassait son propre mouchoir de poche avec un délire des mieux joué.

En rentrant chez lui, Ludwig trouva un ordre du ministre qui le rappelait sous les drapeaux. La guerre était imminente entre la Prusse et l'Autriche. L'officier devait avoir rejoint son corps dans les trois jours. Désespéré, il partit le lendemain, dès l'aube, sans avoir revu Wilhelmine, mais il écrivit la lettre suivante :

« J'ai eu la preuve hier, Wilhelmine, que votre cœur s'est retiré de moi. Des reproches seraient superflus et même injustes. Ce qu'il y a de plus saint en nous, les affections doivent être libres. Puissent celles que vous éprouvez aujourd'hui, et qui nous séparent, vous faire heureuse. Adieu. »

M. de Bulbach mit le billet sous une double enveloppe. La première suscription portait le nom de Stephan Kolnitz, frère de lait de Wilhelmine, et qui occupait dans la maison du banquier un emploi de régisseur, de factotum, ayant la haute main sur la domesticité. Kolnitz était le serviteur dévoué, le Caleb de la maison Burselhum; sa tendresse respectueuse pour l'enfant que sa mère avait allaitée après lui était un culte. Aussi, connaissant les projets de mariages formés entre Wilhelmine et le baron, avait-il toujours témoigné à celui-ci beaucoup de déférence et de respect. En adressant sa missive à Stephan, le pauvre amoureux était sûr qu'elle parviendrait à son adresse.

Dieu sait si la pauvre Wilhelmine pleura en la recevant! Elle ne connaissait pas la ruse employée par l'ingénieur pour faire croire à Ludwig qu'elle était changée pour lui. Elle ne vit dans la lettre de son fiancé qu'une notification de rupture fondée sur une supposition sans preuve, c'est-à-dire sur une calomnie. L'idée ne lui vint pas d'abord qu'elle effleura à peine, que d'innocentes coquetteries avaient pu être la cause du malheur qui brisait le doux espoir de sa vie.

(A suivre)

V. VAILLANT

L'ÉCHO DES ACHETEURS,

Feuille commerciale, industrielle, financière et agricole de Lyon.

Paraissant tous les jeudis,

publiant tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, la liste des étrangers, descendus dans tous les hôtels de Lyon.

Bureaux provisoires : rue Thomassin, 8. Incessamment, rue Confort, 14.

Prix de l'abonnement :

Un an avec la liste	30 fr.	sans liste	8 fr.
Six mois	15 fr.	—	4 fr.

Pas d'abonnement à la liste seule.

Le Gérant responsable, V. FOURNIER.

Lyon. — Typ. Vingtrinier.